

## *SUR L'EAU ET SOUS L'EAU, QUI ES-TU ?*

« Homme libre, toujours tu chériras la mer !  
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme  
Dans le déroulement infini de sa lame,  
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image... »

Baudelaire

Zalathiel Vargas a travaillé pendant sept ans, de 1994 à 2001, à cet ensemble de plus de quarante tableaux consacré au thème de l'eau. Jamais, dans sa production antérieure, un thème unique ne l'avait aussi longtemps mobilisé. Sans recourir à de pesantes exégèses psychanalytiques –Zalathiel est le premier à revendiquer les droits de la fantaisie la plus libre– il serait difficile de ne pas accorder une signification obsessionnelle à cette obstination thématique. Le titre général indique assez qu'il s'agit bien d'une quête d'identité. Mais, à la différence de l'interrogation tragique de Gauguin *D'où venons-nous, que sommes-nous, où allons-nous ?*, la question de Zalathiel semble laisser entendre que l'artiste a trouvé, pour parler comme Rimbaud, « le lieu et la formule ». C'est que cette œuvre de Zalathiel s'inscrit délibérément sous le signe du *principe de plaisir*.

L'univers auquel toutes ces toiles nous invitent est un lieu de liberté et de beauté, un Eden fluide où la notion même de culpabilité n'a aucun sens. Un monde qui défie les terreurs de la nature, les mythes sombres de la mer des ténèbres. « Si l'on plonge dans la mer à une certaine profondeur, on perd bientôt la lumière...C'est l'obscurité absolue, sauf peut-être des accidents de phosphorescence effrayante. La masse, immense d'étendue, énorme de profondeur, qui couvre la plus grande partie du globe, semble un monde de ténèbres. Voilà surtout ce qui saisit, intimide les premiers hommes. » (Michelet, *La Mer*) Or l'univers de Zalathiel est toujours irradié d'une intense lumière, qu'on soit sur l'eau ou sous l'eau. Les paysages que sépare la ligne de surface de l'eau sont parfaitement réversibles. « Devant l'eau qui réfléchit son image, Narcisse sent que sa beauté *continue*, qu'elle n'est pas achevée, qu'il faut l'achever...Le narcissisme, première conscience d'une beauté, est donc le germe d'un pancalisme. » (Bachelard, *L'eau et les rêves*)

La peinture de Zalathiel nous renvoie l'image d'un monde en équilibre permanent, où le réel ne se distingue pas de son reflet, un monde vraiment transparent où vibrent les couleurs comme les harmoniques d'un accord parfait. Les personnages évoluent dans un espace sans pesanteur particulièrement bien suggéré par la quasi absence de perspective.

Mais faut-il parler de personnages ? Les *êtres* de Zalathiel sont les descendants lointains des figures de Giovan Batista Bracelli, artiste florentin mystérieux (connu entre

1624 et 1649) qui gravait des hommes constitués d'objets reconnaissables (instruments ménagers, caisses, couvercles) dans le même temps où le non moins énigmatique Monsu Desiderio peignait à Naples et à Rome des scènes de cataclysmes où les sarcophages tombaient du ciel tandis que les colonnes des temples s'écroulaient dans un fracas de fin du monde terrestre. Les *êtres* de Zalathiel semblent avoir miraculeusement échappé à la catastrophe. Très proches souvent, par leur structure géométrique, des mannequins de Chirico, ils gardent cependant toujours quelque chose de très humain – un visage, des membres. Ils ne sont jamais de pures marionnettes. Ce sont des mécaniques très complexes, qui palpitent et respirent encore sur l'eau et sous l'eau.

L'artiste peint le plus souvent des animaux qu'il a humanisés ou des humains en pleine métamorphose animale, images ambiguës d'identités perdues dans une société aliénée que l'eau révèle et qu'elle est peut-être en passe de guérir ou de sublimer. Grâce à l'eau le contact avec la nature et les origines est rétabli ; le nageur peut caresser les poissons et Ulysse charmer les sirènes. « L'œil véritable de la nature, c'est l'eau. Dans nos yeux, c'est l'eau qui rêve » dit superbement Bachelard. Et ces rêves sont certainement d'abord des rêves d'enfance retrouvée.

Car si ce monde obéit au principe de plaisir, il est l'aboutissement d'une conquête, il est *l'eau promise* enfin atteinte. Dans un conte autobiographique, comme il aime en écrire, Zalathiel avoue que ses premières expériences aquatiques furent assez malheureuses. Il se souvient des efforts désespérés qu'un jour, ne sachant pas nager, il dut faire au milieu d'un bassin pour regagner le bord, et il évoque sa plongée, à l'âge de 5 ans, accroché aux épaules de son père excellent nageur, qui d'abord le terrifia avant de l'exalter au point d'éprouver ensuite le désir obsessionnel de toujours nager sous l'eau. Ce qui n'est pas sans rappeler l'analyse de Bachelard « Les premiers exercices de la nage sont l'occasion d'une peur surmontée...A cette peur de l'élément nouveau s'associe d'ailleurs une certaine crainte à l'égard du maître nageur qui, souvent, précipite son élève dans une eau profonde. On ne s'étonnera donc pas qu'un léger complexe oedipien se manifeste où le maître nageur joue le rôle de père. »

Nul doute donc que plusieurs de ces toiles ont été peintes à seule fin de conjurer les traumatismes et les terreurs de l'enfance. Zalathiel explique volontiers comment certains de ses tableaux ont été exécutés bien des années après les anecdotes qui les inspirent ou qu'ils illustrent. Le principe de plaisir est d'abord triomphe sur le principe de réalité qui n'est jamais totalement oublié.

Zalathiel sait que notre corps est composé à 80% d'eau. Dans l'eau nous sommes vraiment nous-même. Nos larmes, notre urine sont autant d'évacuation de l'eau qui nous constitue. L'artiste peindra donc toutes les sortes de liquides qui nous irriguent. En cela, sa peinture est une véritable démystification, avant de tenter de créer un mythe nouveau. Zalathiel se souvient des jours où, avec des camarades, il allait coller des affiches dans les quartiers pauvres, sous la pluie qui transformait les chemins de terre du Mexique en routes fangeuses et pestilentielles. C'est alors qu'il ne fallait pas perdre pied dans cet enfer d'eaux pourries, c'est alors qu'il ne fallait pas désespérer mais croire encore à l'émancipation des malheureux et aux droits de la vie. Car l'eau est le grand principe de vie. Michelet le disait

déjà : « La mer est la grande femelle du globe, dont l'infatigable désir, la conception permanente, l'enfantement, ne finit jamais. » Et Bachelard d'ajouter : « Toute eau est un lait...le lait ne vous a-t-il pas comblé, submergé d'un bonheur sans limite ? On trouverait vivante dans le spectacle d'une grande pluie d'été chaude et féconde, l'image d'un déluge de lait. »

L'œuvre de Zalathiel proclame sur tous les tons que l'eau est l'avenir de l'humanité et que sans eau la vie disparaît. Deux toiles sont à cet égard significatives, l'une intitulée *Ausencia de agua* (absence d'eau) de 1999, montre le triomphe de la mort, avec une danse macabre sur fond de soif, l'autre, fondamentale, que l'artiste mit plusieurs années à achever, 1995 à 1999, *Cayendo a un mar de luz* (La chute dans une mer de lumière) qui représente un homme lié à un robot tombant d'un cercueil, d'une tombe ouverte paradoxalement située au ciel, dans la mer lumineuse. C'est la chance donnée à la vie même de renaître et d'échapper à l'aliénation. C'est l'instinct de mort détourné en instinct de vie. Telle est la véritable résurrection.

La peinture est certainement l'art le mieux apte à exprimer cette puissance régénératrice, créatrice et vitale de l'eau. « L'union de l'eau et de la terre donne la pâte...La pâte donne une expérience première de la matière...C'est par l'activité de l'eau que commence la première rêverie de l'ouvrier qui pétrit...L'eau est rêvée tour à tour dans son rôle émollient et dans son rôle agglomérant. Elle délie et elle lie. » (Bachelard) Qu'est-ce que peindre sinon mêler du liquide – de l'huile ou de l'eau – à des pigments – de la terre – pour en faire de la pâte et à partir de cette pâte créer le monde de ses rêves?

Or dans la plupart des tableaux qui composent l'ensemble *Sur l'eau et sous l'eau, qui es-tu ?*, Zalathiel utilise du marbre en poudre. Pour coller ce marbre broyé, il enduit la toile d'une colle de résines transparentes. Ce marbre, il l'associe souvent à du sable et à des morceaux de coquilles ou il le mélange simplement à des couleurs acryliques, pour en faire des nuances, des structures, des textures ...

Cette obsession de l'eau est un hommage à la peinture.

Zalathiel se plaît à raconter comment, lors d'un voyage en France, en 1971, chez des amis qui habitaient en Provence au bord de la Méditerranée, il hérita d'un vêtement porté par Picasso, qu'il garda longtemps. Il associe manifestement les tableaux que la Méditerranée lui inspire à ce vêtement-fétiche de Picasso, comme s'il y avait un lien de cause à effet entre la mer et la peinture, thème que l'on retrouve dans la toile *El artista y sus modelos* (L'artiste et ses modèles) de 1997.

Zalathiel recourt le plus souvent à des toiles de 70 x76,6 cm qu'il utilise comme modules qu'il ajuste les uns aux autres pour constituer de plus grands tableaux, par exemple en forme de T de L ou de +. Il prétend que cela lui permet de changer le format, vertical ou horizontal, et qu'ainsi il travaille plus commodément, car cela lui évite de manipuler de trop grandes toiles. L'esprit pratique me semble masquer, avec humour, une préoccupation plus profonde de l'artiste. Je suis pour ma part davantage tenté de voir dans ces toiles qui s'ajoutent les uns aux autres un processus comparable à celui qui donne naissance aux *cadavres exquis* surréalistes. Ou bien encore quelque chose d'analogue au

dessin mi automatique mi volontaire qu'on fabrique en élargissant une flaque d'eau avec la pointe d'un bâton jusqu'aux dimensions d'une image fantasmagorique. Zalathiel fait parler l'eau, l'interprète, il lit dans l'eau comme les voyantes dans le marc de café.

C'est qu'il y a chez cet artiste un mélange savamment dosé de réalisme et d'automatisme. L'itinéraire de Zalathiel est celui d'un artiste qui ne se satisfait pas des conditions qui nous sont faites ici et maintenant. Très jeune il a déformé les visages et les corps, parce qu'il savait que ce qu'on appelle la « ressemblance », n'est que la reproduction des masques menteurs que la civilisation européenne et occidentale nous impose. Il retrouvait parallèlement dans l'art nègre la vérité que dissimulent trop souvent nos représentations académiques. Il s'est efforcé en recourant à l'humour et en donnant la parole à l'inconscient de ruiner le statut confortable de l'existence habituelle, routinière et aliénée. D'où ses incursions dans la fabrication d'objets utilitaires et la B.D. afin de faire pénétrer auprès d'un plus large public la contestation artistique.

Conscient que le surréalisme est le plus important mouvement poétique du 20ème siècle, Zalathiel en garde l'esprit dans son intervention personnelle sur la réalité quotidienne, afin de rendre un peu de sa présence à « la vraie vie ». Car Zalathiel n'est pas de ceux qui composent avec les modes, les marchands, les opportunistes culturels. Zalathiel Vargas a quelque chose à dire, et il le dit, à sa manière, originale. Je souhaite à beaucoup de percevoir son langage et d'être sensibles au monde enchanté qu'il nous permet de voir au-delà du miroir brisé de l'eau.

Claude Courtot  
Paris, mars 2002